



Marie-Haude Mériquet

VIVANTES



Une amitié plus incandescente
que tous les romans
d'amour réunis

Vivantes

MARIE-HAUDE MÉRIGUET

Vivantes

ROMAN



© Marie-Haude Mériguet, 2022

© Éditions J'ai lu, 2024, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*L'amour dépasse l'illusoire perfection de l'autre.
C'est la rencontre,
cette inexplicable alchimie,
qui est la perfection de l'amour.*

Prologue

En arrivant place de la Madeleine, je pestai contre mes jambes tremblantes et mon cœur fébrile. Mes pieds ne marchaient pas assez vite et pourtant je redoutais chaque pas qui me rapprochait de ce rendez-vous. Pour la première fois de ma vie, mon corps semblait trop ému pour me porter.

C'était le mois de septembre 2017, il faisait très chaud. J'avais perdu l'habitude des canicules parisiennes. Mais ce n'était pas la chaleur qui me coupait le souffle. J'oubliais de respirer correctement. C'était l'impatience ou c'était l'émotion, je ne savais plus.

Tout à l'heure j'allais le rencontrer, et pourtant, sans qu'il le sache, il était dans ma vie depuis longtemps déjà.

Depuis que nous avons fixé ce rendez-vous, chaque détail de cet été lointain se rappelait à moi.

Parce qu'il lui appartenait, à lui aussi.

Et maintenant j'allais devoir tout lui raconter.

Il chercherait un point de départ et j'étais là pour le lui donner.

Ce matin-là, je n'avais plus quarante ans, j'en avais presque dix-neuf. C'était le début de l'histoire. Un après-midi de juillet 1996.

1

« Bonne nouvelle ! » avait dit ma mère. Et avec ces deux mots, elle venait de changer la trajectoire de mon été. Celle, même, de ma vie. Les brusques changements que j'opérai dans mes choix au retour de l'été 1996 avaient comme point de départ mon séjour à Maldena. Dans ces montagnes loin de chez nous. En Italie.

J'avais du mal à m'entendre avec ma mère. Nos échanges se tendaient vite. Je m'agaçais de tout ce qu'elle était, et plus encore de ce qu'elle n'était pas. Et mes dix-neuf ans qui approchaient... Nous n'aurions pu dire ni l'une ni l'autre comment nous y prendre pour arranger cela. Je voulais échapper à son contrôle, à son âge, à son époque, à l'avenir qu'elle avait dessiné pour moi et que je ne distinguais pas. Ou peut-être en avais-je peur. Mais à cet âge-là, je ne le comprenais pas encore. J'étais trop occupée à défouler sur elle mon impatience : elle était là, c'était facile.

Pourtant, lorsque je la quittai à l'issue de cet été magnifique et terrible, je pleurai une semaine ; le matin en me levant, le soir en me couchant, et fréquemment entre les deux.

Jusque-là, mon été s'était installé sur la cadence sans contrainte des levers à la mi-journée suivis d'après-midi paresseux que j'occupais à lire ou à regarder la télévision. J'avais deux amies qui étaient l'essentiel de ma vie sociale, Clarence et Marine. Plusieurs soirs par semaine, elles me rejoignaient les bras chargés de confiseries et de cassettes vidéo qu'elles louaient à la boutique en bas de notre immeuble. Souvent, elles restaient dormir sur des matelas que nous installions sur le sol de ma chambre et, jusque tard dans la nuit, nous bavardions des garçons qui nous plaisaient, de ces vacances qui nous attendaient, de la prochaine rentrée. Ensemble, nous avons traversé le lycée, ses premières fois, ses grandes échéances. Ses déceptions.

Clarence rêvait d'intégrer une grande école de commerce et de se marier avant ses vingt-cinq ans. Marine voulait devenir avocate. Quant à moi, je rêvais de grandir. Je n'avais d'autre désir à cette époque que celui de m'extraire de ce foyer où j'étais née pour découvrir quelle personne je serais, loin de mon enfance. Je ne pensais à aucune carrière en particulier. Je n'avais pas, comme Clarence, l'impatience de devenir l'épouse de quelqu'un et la mère de ses enfants. Au contraire de Marine, je ne me connaissais aucune vocation. J'avais l'impression que ma vie

mettait trop de temps à arriver. Je sentais en moi une femme adulte retenue par l'adolescence que j'avais encore trop peur de quitter pour savoir m'en aller.

En attendant, j'avais suivi les conseils de mes parents et je m'étais inscrite à la fac. Puisque j'étais bonne élève il fallait que j'étudie. Ainsi, m'assuraient-ils, j'aurais le choix. Embarquée pour cinq années de sociologie, je venais d'en terminer la première. Les quatre années qui me séparaient du temps où j'exercerais enfin mon « choix » me semblaient interminables.

Ce jour-là, j'avais passé l'après-midi à lire sur le balcon de ma chambre. Nous vivions à Meudon. Paris était hors de ma vue, mais elle était assez proche pour que monte jusqu'à moi la musique sourde de sa perpétuelle effervescence. Ce bourdonnement avait bercé ma vie entière. J'avais grandi dans le cocon de ma banlieue feutrée, à proximité rassurante de tous les trésors de la capitale. Juillet commençait à peine et il était impossible d'échapper à la chaleur, sauf sur mon balcon, donc, où un courant d'air donnait une illusion de fraîcheur.

Les murs de ma chambre tremblèrent et la porte s'ouvrit sur ma mère, rouge et haletante.

— Bonne nouvelle !

Je ne bougeai pas de ma chaise et glissai un index dans mon livre entre deux pages au hasard car je m'étais endormie et avais perdu le chapitre que j'étais en train de lire. Ce « Bonne nouvelle ! »

n'était pas le début d'une conversation, il en était la conclusion. Quelque chose s'était passé, une décision avait été prise (qui devait avoir un rapport avec moi), et « Bonne nouvelle ! », voilà.

Ma mère tenait encore dans les crochets de ses doigts les sacs sur lesquels je devinais en grosses lettres bleues le nom du magasin de sport où elle venait de s'approvisionner pour les randonnées qui devaient occuper nos vacances prochaines au Pays basque. Elle avait tendance à décréter des « bonnes nouvelles » qu'elle était seule à trouver bonnes. Avec mon père, nous avons appris à nous en méfier. Qu'il s'agisse de petits riens ou de grands événements, n'importe quoi pouvait tout à coup devenir la bonne nouvelle du moment.

Un jour, elle préparait une brandade et voilà que c'était une « bonne nouvelle » (alors que je détestais la morue). Le suivant, elle déclarait que nous irions camper et l'affaire se soldait par une semaine pluvieuse passée à nous dépêtrer dans la boue d'un camping perdu au fin fond de l'Indre, avec le secours discutable du matériel usé prêté par ma tante Muriel.

Toujours dans l'encadrement de la porte, ma mère posa ses sacs et s'agrippa les hanches. Je pris le temps de détailler le t-shirt beige déformé par la chaleur, le pantalon kaki qui lui coupait le mollet en deux, sa frange marron-gris collée à la sueur de son front. Brigitte Mucel, quarantenaire beige et sobre, la même coupe au bol depuis 1970, jamais de bijoux à part l'alliance qu'elle portait depuis l'été 1976.

Elle prit une longue inspiration en me fixant. Son regard dégageait une énergie bouillonnante : ça respirait le piège. Il était inutile de parler. Mon silence aurait vite raison de son impatience, et elle s'en saisirait comme s'il était une invitation à livrer les détails de sa « bonne nouvelle ».

Je me préparai à lui en vouloir.

— Devine qui passe l'été en Italie ? Toi !

Il n'était pas aisé de jouer aux devinettes avec ma mère, elle donnait les réponses avec les questions. C'était par esprit pratique avant tout : puisqu'elle avait la réponse, autant nous épargner la perte de temps d'y réfléchir. Elle continua à éplucher son énigme avec une joie qui me brusquait. Je ne pouvais pas lui dire d'y aller doucement pour me laisser me réveiller car ma mère nourrissait une aversion profonde à l'égard des siestes et des gens qui s'y abandonnaient. Elle aurait été fâchée d'apprendre que je venais d'en faire une.

— Baby-sitting, retour fin août, départ dans cinq jours.

Ma mère était professeure de mathématiques. Elle aimait la concision, la clarté et les calculs corrects. Dans les mots qu'elle venait de prononcer, j'entendais ce qu'elle chérissait par-dessus tout : une équation qui tombait juste. Pour la comprendre il fallait penser comme elle.

Un : baby-sitting.

Plus deux : retour fin août.

À quoi j'additionne : départ dans cinq jours.

Égale : devine qui part en Italie, toi.

Donc, moi.

La brise qui entraît dans ma chambre par la fenêtre ouverte attrapa la nouvelle et l'enroula dans ses tourbillons invisibles pour la porter jusqu'à moi. Mon bras était resté plié au-dessus de ma tête pendant que je dormais et le sang qui reprenait sa circulation picotait sous ma peau comme les milliers de gouttes d'une pluie glacée. L'Italie, baby-sitting, cinq jours, fin août.

Cinq jours seulement pour me préparer à partir un été tout entier. Mais voilà, ça s'était trouvé comme ça. Elle me dirait tout plus tard, et en attendant, elle en vint à l'essentiel : « Deux jeunes garçons, leur nounou les a lâchés, j'ai tout de suite pensé à toi. » Le calcul se clarifiait à mesure qu'elle y ajoutait des composantes.

— Nicolette ? s'interrompit ma mère dans son monologue. Je sais, ma chérie, c'est soudain, mais depuis le temps que tu rêves de l'Italie...

L'affaire était faite. Elle avait dit « oui » pour moi (je détestais qu'elle fasse ça). Mais... l'Italie ! Déjà, je pouvais entendre la musique ensoleillée des conversations aux terrasses. Mes épaules brûlaient au soleil de midi, les fumets envoûtants de pâte et de fromage fondu s'élevaient des pizzas et me chatouillaient les narines. Le chant

des cigales fredonnait à mes oreilles, les pins pointaient vers un ciel azur et l'acidité ronde des olives m'explorait en bouche...

L'Italie. D'un coup, j'étais réveillée. Je guettais encore le piège mais il ne venait pas. Ma mère m'avait dégoté un séjour de deux mois en Italie, pour m'occuper des deux garçons d'une riche famille franco-italienne. Elle avait appuyé sur le mot *riche*, qu'elle avait fait suivre d'un silence, pour l'accentuer encore. Ces gens vivaient à Bordeaux, dans *les beaux quartiers*.

Nouveau silence. La mère était italienne, elle venait d'une « *grande* famille de Milan ». Silence.

— C'est mon collègue Armand, tu sais, le prof d'histoire-géo, tu te souviens ?

Ma mère invitait régulièrement ses collègues à la maison pour des dîners trop longs qu'ils finissaient ivres, à bafouer ma tranquillité de leurs blagues graveleuses et de leurs rires bruyants. Je me souvenais bien d'Armand. C'était loin d'être le plus ridicule. Sa perpétuelle odeur de transpiration et son penchant pour les vestes en tweed à empiècements n'étaient pas à mon goût mais il parlait avec passion de sa période préférée, le Moyen Âge, et c'était toujours un plaisir de l'écouter. De nos conversations, j'avais notamment appris que l'économie de marché dont nous avons hérité était née à cette époque – et bien d'autres choses que j'avais trouvées passionnantes sur le moment avant de les oublier... Armand parlait beaucoup.

Ma mère l'avait croisé en faisant ses courses. Elle commença à se perdre dans une série de précisions : le rayon, l'heure et la situation exacte où ils s'étaient trouvés, entre les lampes de camping et les chaussures de marche. Je la pressai de me raconter la suite. « Eh bien, c'est son frère, Rémi Gaudet. Je savais bien qu'il était marié à cette Italienne *riche*. » Ça s'était trouvé à merveille, ce devait être « un signe des étoiles ». Ici, elle rit. C'était une blague, évidemment, car ma mère était une pure cartésienne et les seuls signes en lesquels elle croyait étaient ceux des écritures mathématiques.

— Ils ont été échaudés par le départ de leur *au pair*.

Un autre temps d'arrêt suivit ces deux mots afin que j'en goûte l'élégance. Des snobs, conclus-je pour moi-même.

— Ils ont besoin d'une jeune femme responsable, qui sait s'occuper des enfants. Et... (ma mère était désormais au bord de l'explosion) qui parle italien !

Elle s'écria :

— C'est toi, Nicolette !

Et ajouta :

— Alors je lui ai dit bouge pas j'ai ce qu'il te faut à la maison, ahaha.

Elle exultait.

On aurait dit qu'elle venait de gagner au loto. En quelque sorte, c'était le cas. Ma mère avait l'oisiveté (ou plutôt ce qu'elle considérait comme telle) en horreur. Or elle voyait de la paresse en

tout. Pour elle, se reposer était une erreur, et ne « pas avoir de programme » était une preuve de laisser-aller. N'avoir rien à faire, c'était mal vivre, c'était échouer. C'était dramatique. Elle avait un besoin viscéral de savoir de quoi ses journées seraient remplies, même les samedis, les dimanches, tout le temps. Loin de laisser le vide d'un été la séduire, elle le garnissait de cours de soutien, de séjours chez ses amis, de visites à sa famille, et elle consacrait l'espace restant à préparer sa rentrée ou à visiter chaque musée de Paris, pour la centième fois s'il le fallait, du moment qu'elle avait de quoi occuper son temps libre.

J'avais un « programme » pour les deux mois à venir qui consistait en grande partie à ne rien faire – raison pour laquelle j'avais évité d'en parler avec elle. J'avais passé mes partiels et je ne retournerais pas à l'université avant la fin du mois de septembre. M. Saydou, le père de Clarence, avait promis de glisser un mot en ma faveur à son travail, une grande agence de publicité parisienne dans laquelle il occupait un poste de directeur de quelque chose. Un mois de photocopies et d'envois de fax, supposé se transformer en un contrat annuel de quelques heures par semaine, une fois que j'aurais repris les cours. En attendant, je ne désirais rien d'autre qu'un enchaînement de journées comme celle que je venais de passer : me lever tard, lire énormément, passer du temps avec mes amies.

Sauf que désormais je partais en Italie.

Ma mère m'avait dégoté une occupation. Et, pour une fois, j'y gagnais.

Cette nouvelle n'était pas bonne, elle était *stupéfiante*. J'avais commencé à apprendre l'italien en deuxième langue parce que sa musique me plaisait. Depuis, j'avais développé une fascination pour ce pays, si proche et déjà si exotique à mes yeux. C'étaient d'autres paysages qui m'attendaient, plus verts, plus vastes, des vignes et des oliviers, des villes de pierres anciennes, jaunes et rosées... Dans l'Italie que j'imaginais, les gens étaient des Latins décontractés qui semblaient chanter lorsqu'ils parlaient, et partout régnait une atmosphère de vacances ou de cinéma des années 1950. Mes parents m'avaient emmenée à Rome pour un long week-end, au printemps de mes quinze ans. Les ruines côtoyaient la ville d'aujourd'hui, bordélique et solaire. Les Romains étaient souriants, accueillants, bruyants, différents. Au fond d'étroites rues pavées, dans de minuscules restaurants chichement décorés, j'avais dévoré les meilleures pizzas, les melons les plus sucrés, les poivrons les plus fruités. L'Italie avait ressemblé aux rêves que je m'en étais fait. Y retourner était une obsession. Et *dans cinq jours*, cette obsession deviendrait réalité.

C'était brusque, et c'était génial. J'avais peur, et j'avais envie de sauter en riant. Je ne savais plus que faire de ma carcasse en short et maillot de bain qui partait *dans cinq jours* en Italie. Clouée à ma chaise longue, je rivai sur ma mère un sourire incrédule. Pour une fois, nous étions

d'accord : cette histoire était un miracle à tout point de vue.

*
**

À son retour, mon père n'eut droit qu'à une minute de calme avant l'assaut de ma mère, pressée de lui annoncer mon départ. Bernard Mucel, un mètre quatre-vingts de flegme à toute épreuve, ravala ses questions derrière ses grosses lunettes marron. Lorsque ma mère eut fini de lui résumer sa « bonne nouvelle », il me chercha du regard comme si j'étais déjà partie. Mon père n'aimait pas que je m'éloigne. J'étais fille unique. Enfant, j'avais beaucoup souhaité la compagnie d'une petite sœur, et même d'un frère. Je n'aimais pas les garçons, mais tant pis, j'en aurais accepté un dans mon cercle si tel avait été le prix pour ne pas rester seule. Mais nous n'avions même pas eu de chien. Personne pour partager l'attention que mes parents me portaient. Mon père me regardait grandir avec un mélange de fierté et de nostalgie. Depuis que j'avais dix-huit ans, il comptait mes dernières fois comme si j'étais mourante. Le soir de mon anniversaire, au restaurant, il avait levé son verre à ma santé en déclarant :

— À notre Nicolette ! C'est sûrement la dernière fois que tu as envie de dîner avec ton papa et ta maman le soir de ton anniversaire.

Deux mois plus tard, quand je lui avais demandé de m'accompagner pour mon ablation

des dents de sagesse, il avait accepté en ajoutant dans une moue triste que ce serait sans doute la dernière fois que j'aurais besoin de lui pour aller chez le médecin. Et quand ma mère avait annoncé que nous passerions dix jours au Pays basque cet été-là, il s'était tourné vers moi et avait commenté : « Ce sera peut-être la dernière fois que tu viens en vacances avec nous. » À chaque fois, je sentais mon cœur se pincer de regrets et d'espoir.

Ce départ en Italie, je le savais, le bousculait.

Au dîner, ma mère raconta encore comment elle était tombée nez à nez avec son collègue. Armand Gaudet, professeur d'histoire-géo à Boulogne-Billancourt, avait un frère ingénieur viticole qui vivait à Bordeaux. Rémi Gaudet, marié à une Italienne prénommée Mariangela et issue d'une grande famille de Milan. En Italie, où ils passaient leurs étés, ces gens possédaient une maison qu'Armand avait décrite comme « somptueuse ». C'était un véritable petit palais au creux des montagnes, dans le Nord, et quelle chance j'avais, vraiment !

Ma mère croisa mon regard et s'interrompit. J'ignore ce qu'elle vit sur mon visage, je ne me souviens que de ma déception. Elle avait parlé des montagnes du Nord. Mes rêves d'oliviers et de cigales venaient d'être pulvérisés par une vision de randonneurs en costume tyrolien.

— Mais qu'est-ce qui se passe, ma chérie ?

Je dus trier les pensées qui me vinrent. Il y avait des protestations, de la plainte et,

évidemment, du reproche. Je n'osais rien dire de tout ça. Cette histoire de séjour en Italie l'avait mise d'excellente humeur.

— Ne t'inquiète pas, poursuivit-elle puisque je ne répondais pas. Les petits ont une dizaine d'années. Ce sont de grands petits, si on veut.

— Mais... c'est tout ? intervint mon père. Tu ne connais pas ces gens.

Ce n'était pas une question, pas davantage une remontrance. Il n'était pas aisé de faire des reproches à ma mère car souvent, on le regrettait. Elle pouvait se montrer susceptible.

— Eh bien, si, nous nous sommes parlé tout de même avec...

Voilà qu'elle ne retrouvait déjà plus le prénom de la mère de famille chez qui elle avait accepté de m'envoyer pour l'été et à qui elle avait téléphoné juste après m'avoir annoncé sa bonne nouvelle. Pour contrebalancer cette lacune, elle précisa tous les détails de mon voyage, répéta que je partais dans cinq jours, et que les Gaudet me donneraient deux cents francs chaque semaine, en plus du gîte et du couvert.

— Enfin, il faudra compter en lires, mais Nicolette verra tout ça sur place.

Je voulais lui rappeler que la mère s'appelait Mariangela mais un début de regret faisait grossir une boule dans ma gorge et me coupait l'envie de parler. Je trouvais dommage de garder cette rancœur pour moi.

— Les montagnes, c'est gris et paumé, dis-je en enfournant une bouchée de salade de tomates.

Du coin de l'œil, je vis mon père hausser les épaules, et je n'osai pas lui demander si c'était parce qu'il pensait la même chose que moi. Ma mère coupa court avec cet argument qu'elle chérissait plus que tout autre :

— De toute manière, sans ça, tu n'avais aucun programme pour t'occuper cet été, et c'est toujours mieux d'aller découvrir l'Italie que de faire des photocopies chez le père de Clarence.

Comme plus personne ne parlait, elle ajouta :

— Je lui ai dit que tu avais un don pour les enfants. Et ton italien est très bon. Chérie, voyons, tu adores l'Italie ! Je crois que je mérite un « merci ».

Je ne dis rien. Elle avait raison. Ça restait l'Italie, et ce départ avait un goût de « maintenant ou jamais ». Partir deux mois, même si c'était pour me perdre dans les montagnes, ça ressemblait suffisamment au début de l'aventure.

2

Je gardai d'abord les yeux fermés. Je leur laissais le temps de se faire à l'idée de mon réveil avant qu'ils doivent jouer leur rôle pour une nouvelle journée. Dans ces premiers instants, je crus que j'étais dans mon lit, à Meudon. La porte de la chambre était à ma droite et la fenêtre coulissante, en face, donnait sur le balcon qui courait jusqu'à la cuisine et tout le long du salon. Il surplombait le parc de notre résidence, un espace en hexagone bordé de clôtures vertes et au centre duquel trônait un chêne immense. Dans ces minutes floues, même le chant des oiseaux, dehors, me sembla familier.

Je me tournai et commandai à mon œil de s'ouvrir. Le gauche, le droit, il m'en fallait au moins un pour déchiffrer l'heure sur le réveil posé sur la table de nuit juste à côté de moi. Mais il n'y avait ni réveil ni table de nuit. Je découvris à ma droite une porte-fenêtre couverte de rideaux épais filtrant la lumière. Au même

moment, la mélodie d'une voix inconnue arriva à mes oreilles. La femme ordonnait à quelqu'un de se taire, au rez-de-chaussée.

Elle parlait en italien.

Tout me revint. De longues heures de voyage, des gares brûlantes et des trains qui puaien. De Paris à l'Italie des montagnes. J'étais à Maldena, chez Rémi et Mariangela Gaudet.

Le voyage avait été long, étouffant, et la fatigue avait battu mon enthousiasme quelque part entre Turin et Milan. J'avais dû me lever à cinq heures du matin, et mon père m'avait conduite à la gare de Lyon pour un premier train qui m'avait emmenée jusqu'à la ville du même nom. Il n'était même pas sept heures du matin, il faisait déjà trop chaud. En marchant sur le quai, j'avais senti la sueur plaquer mon t-shirt contre mon dos. Un avion m'aurait menée directement de Paris à Milan, m'économisant de nombreuses heures de suffocation. Mais, cinq jours avant le départ, tout s'était trouvé complet. Nous avons finalement déniché un billet pour le premier train. De Lyon, je partirais pour Turin, où je devrais prendre une correspondance pour Milan. Un troisième train m'amènerait à Vérone, où il me resterait une heure de voiture jusqu'à destination. Quatorze heures de voyage, seule, par trente-sept degrés.

Au moment de dire au revoir à mon père, j'avais pensé « Nous ne sommes jamais restés aussi longtemps loin l'un de l'autre. » Une boule avait serré ma gorge, ma poitrine avait pesé

plus lourd, j'avais évité son regard de peur d'y voir une tristesse susceptible de me submerger. Mais peut-être était-il encore à moitié endormi. C'était difficile à dire avec mon père car sa discrétion filtrait les émotions sans qu'on puisse les déceler vraiment.

La gare était déjà pleine pour une heure aussi matinale. Une famille était arrivée en courant vers le wagon devant lequel nous nous étions arrêtés, manquant de nous faire tomber avec leurs valises. Alors mon père m'avait attrapée par les épaules pour m'écarter de leur désordre et, d'un geste vif, il m'avait ramenée à lui pour me serrer dans ses bras. Après deux ou trois secondes, il s'était détaché et avait rivé ses yeux sur un point au loin, à sa gauche. Il avait bredouillé d'une traite :

— Tu vas bien nous manquer, fais attention à toi, donne des nouvelles, profite-en bien, ma chérie.

Je m'étais avancée sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur sa joue qu'il n'avait pas eu le temps de raser, et puis je lui avais vite tourné le dos pour monter dans le train, le cœur gonflé de joie et de nostalgie. Surtout de joie.

J'avais dormi jusqu'à Lyon mais passer la frontière m'avait réveillée. Le nez collé à la fenêtre, j'avais observé le paysage qui changeait de ville en ville. Des montagnes, des lacs, des cours d'eau, des villages aux noms étrangers : Treviglio, Chiari, Peschiera del Garda... À chaque arrêt, j'avais répété les noms des villes dès que

la contrôleuse les annonçait dans le micro. Je m'amusais à faire rouler chacun d'eux entre ma langue et mon palais, en veillant à ce que mon accent soit le plus chantant possible.

La famille chez qui je me rendais passait donc tous ses étés dans ce village appelé Maldena, à l'entrée des Dolomites. Dans le train, j'avais eu le temps d'ouvrir l'un des guides que ma mère m'avait forcée à emporter. Il décrivait une région de verdure et de montagnes, une population accueillante, des paysages spectaculaires. J'essayais d'imaginer ce à quoi cela pouvait ressembler mais je ne voyais rien. Je ne connaissais pas les montagnes ni ce qu'on y faisait et, à mesure que le train avançait, je m'impatientais, j'avais peur et la chaleur me donnait sommeil de nouveau.

J'avais emporté un pique-nique que j'avais intégralement bouloché lorsque l'ennui et la fatigue m'avaient donné faim. Arrivée à Milan, je n'avais plus rien à manger, plus rien à boire, et je m'étais perdue. La gare était un mastodonte de pierre, aussi grande qu'une petite ville, et j'avais dû courir dans la chaleur oppressante pour retrouver mon quai. Dans le dernier bout du voyage, le manque d'air et l'odeur poussiéreuse des vieux sièges usés avaient fini de m'achever. J'avais la migraine, la nausée et une idée fixe : prendre une douche.

Lorsque je descendis du train à Vérone, l'air était plus frais, je pus enfin respirer. Mariangela Gaudet avait annoncé à ma mère que quelqu'un

m'y attendrait pour me conduire à Maldena. Dans le hall de la gare, je guettai une pancarte affichant mon nom dans les mains d'un inconnu. L'un de ces « gens de maison », sans doute, dont ma mère s'était gargarisée, et qui aurait été envoyé par mes hôtes.

Je clignai plusieurs fois des yeux pour chasser la fatigue. Pas de pancarte en vue. Je tournai la tête et vis un type, à l'autre bout du hall, qui discutait avec un autre homme.

J'aurais juré qu'il me fixait. C'était un homme élégant. De loin, en tout cas. Bronzé, coiffé comme un acteur de cinéma. Quelque chose de magnétique se dégageait de sa présence.

Je ne sentis même pas mon bras se lever pour recoiffer ma frange trop courte. J'oubliai ma migraine un instant. La gare se vidait à mesure que les voyageurs étaient accueillis par des embrassades et de larges sourires. Les salutations chantaient des accents nouveaux partout autour de moi et le bel homme, à l'autre bout du hall, continuait à regarder dans ma direction. J'évitai son regard mais il se mit à marcher vers moi. Une petite panique m'attrapa l'estomac, et l'odeur sous mes bras me mit en alerte. J'éprouvai le besoin urgent d'être à mon avantage, comme un réflexe du fond des âges, et j'eus une pensée pour ma grand-mère.

« Fais toujours doublement attention : on ne sent pas sa propre odeur de sueur. Parce que c'est notre propre odeur, justement », m'avait-elle dit un jour. Je devais avoir douze ans. Elle

avait ajouté : « Si tu sens ton odeur, c'est qu'il est vraiment trop tard. Tu pues. » Depuis, mon cerveau avait associé ma grand-mère à la peur de puer.

L'homme continuait d'approcher. Ma tête me tortura de nouveau. En un clignement d'œil, il se trouva devant moi. De près, il était plus vieux que je ne l'avais cru.

— Sans nul doute, tu es Nicolette.

Sourire de publicité, fossette charmante, un Français comme père et mère au milieu de la gare désormais vide. Je regrettai l'odeur âpre qui s'échappait de mes aisselles et me piquait les narines.

— On m'avait dit une brune grande et élégante, je t'ai reconnue tout de suite, continuait-il en ajoutant sans marquer de pause : Rémi Gaudet, bienvenue en Italie, Nicolette !

Ce n'était pas un de leurs « gens », c'était le père. Il me tendit la main et mon cœur procéda à un atterrissage brutal dans mes baskets en tissu qui, elles aussi, devaient sentir bien mauvais à ce stade du voyage.

*
**

Étendue dans un grand lit étranger, les bras en croix, je prenais le temps de m'acclimater à cette maison que j'avais à peine aperçue la veille. À notre arrivée, tout le monde était déjà au lit. La fatigue m'avait donné l'impression d'être saoule et ce Rémi me troublait. Un Alain Delon de la

grande époque. Peut-être un peu plus trapu, encore plus magnifique. Je revis la chemisette en lin kaki dont l'ouverture dessinait un triangle de peau bronzée couverte de poils blond doré – pas trop, juste ce qu'il fallait. Dosage idéal, comme celui du sourire de Rémi Gaudet, lumineux mais pas déplacé sous ses cheveux blondis par le soleil et soigneusement coiffés sur le côté. Tout était idéalement distribué chez cet homme : c'était gênant comme il était beau.

Je décidai de traîner au lit quelques minutes supplémentaires pour retarder le moment de le revoir. La veille, ignorant à quel point j'étais fatiguée, il avait passé le trajet à me raconter quantité de choses concernant la région. Je n'avais pas écouté mais j'avais apprécié qu'il fasse la conversation – il était bien trop séduisant pour que le silence fût confortable dans l'espace exigü de sa voiture. Ce dont je me souvenais ce matin-là, c'était que la culture de la pomme était très présente dans ce coin de l'Italie. Quelque chose concernant les arbres à flancs de montagne, des techniques qu'on se transmettait dans les familles.

Il me fallut quelques secondes supplémentaires encore pour me souvenir que j'avais glissé ma montre sous mon oreiller. Onze heures quarante-neuf. Merde. J'avais promis à ma mère que je me lèverais tôt. Serviabile, fiable, raisonnable, c'était comme ça qu'elle m'avait présentée à Mme Gaudet au téléphone.

« Ne me fais pas mentir », avait-elle chanté en agitant son index sous mon nez. Mais dans ma tête un film tournait et je l'aimais bien. Rémi et son sourire, ses bras exerçant leur pression ferme autour de ma taille, je brûlais, il m'embrassait, c'était mal donc c'était bien. Je tirai mon drap sur mon nez et gloussai dans l'odeur fleurie du coton. Brigitte Mucel était à des milliers d'heures de voyage de ce parfum de lavande, de Rémi Gaudet et des oiseaux qui pépiaient dehors. Des oiseaux dont le chant serait, pendant deux mois, la mélodie de mes réveils. Soudain, je fus impatiente de me lever pour découvrir à qui appartenaient les voix qui montaient depuis le rez-de-chaussée.

Je cherchai de quoi me couvrir pour sortir de ma chambre et préparai des phrases en italien par lesquelles j'excuserais mon lever tardif. Il y eut un frottement de l'autre côté de ma porte. On approchait, on se chamaillait à voix basse, c'était du français, ça s'arrachait le fond de la gorge pour imposer « La ferme ! » à une autre personne qui, après deux secondes de saisissement, hurla tout haut et très aigu qu'elle allait le dire à Agostina.

J'ouvris la porte doucement, comme si je pouvais éviter d'être vue.

Les deux garçons s'immobilisèrent en me dévisageant.

Je ne pus retenir un sourire auquel le plus petit répondit, le visage radieux. J'eus envie d'ébouriffer ses bouclettes dorées. J'avais affaire à Andrea

et Luca Gaudet, mais j'ignorais qui était qui. Les deux frères se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Leurs cheveux étaient du même blond, très clair par endroits et virant au roux dans les creux de leurs boucles d'anges.

Leurs nez fins pointaient sur des bouches rose bonbon et leurs cils très longs agrandissaient leurs yeux bleus. Deux petits dieux romains.

Je me présentai.

— On sait déjà qui tu es, me coupa le plus grand, stoïque.

— Tu veux jouer aux billes ? enchaîna le petit, qui reçut un coup de coude dans les côtes.

Je reconnus la voix haut perchée de celui qui venait de menacer de « le dire à Agostina ». J'ignorais qui était Agostina. Non, je ne voulais pas jouer aux billes. J'hésitai, baissai les yeux sur mes pieds nus et mon pantalon de pyjama. J'avais la bouche sèche et j'étais intimidée.

— Mais laisse-la tranquille, Luca ! intervint le grand.

Le petit fixa son frère et il ne restait plus rien du sourire étincelant. Ses lèvres se serrèrent, ses yeux se plissèrent, ses narines se gonflèrent et se dégonflèrent une fois, puis deux, et une autre fois encore. Il finit par se dresser sur la pointe des pieds, et son visage touchait presque le menton de son frère lorsqu'il hurla soudain :

— Tu me fais chier !

Sans attendre de voir le choc figer le visage de son frère, et le mien d'ailleurs, il s'enfuit en

courant pendant que, en bas de l'escalier, une femme se mettait à crier en italien :

— Qu'est-ce que j'entends ? Qu'est-ce que j'entends là, les garçons ? Je vais vous nettoyer la bouche avec du savon, moi !

Le grand, Andrea donc, se tourna vers moi et posa l'index sur sa bouche pour me faire signe de me taire. En bas, la femme répétait, à la fois comme une question et une menace : « *Sapone, eh? Sapone, sapone¹!* »

Je me demandai s'il s'agissait de Mariangela Gaudet, le dernier membre de la famille que je n'avais pas encore rencontré.

— Tu as faim ? Tu bois des cafés ? continua Andrea sans s'inquiéter des remontrances de la femme qui continuait de hurler depuis l'étage du dessous. Le petit, là, c'est mon frère Luca.

Il roula des yeux pour imiter un adulte exténué, et ses airs de grand m'arrachèrent un autre sourire auquel il ne prêta aucune attention.

— Moi, je suis Andrea, dit-il, et il me tendit une main.

Je la serrai et il proposa de me guider vers la cuisine, au rez-de-chaussée, où la femme continuait de marmonner ses menaces.

1. « Du savon, hein ? Du savon ! Du savon ! »

3

J'entrai dans la cuisine sur les talons d'Andrea et j'y trouvai deux femmes.

L'une était assise à la grande table en bois qui occupait le centre de la pièce. L'autre, attifée d'un tablier bleu marine, se tenait devant un large piano à gaz, penchée sur une marmite fumante. L'odeur qui s'en échappait m'avait déjà cueillie à la sortie de ma chambre. J'en avais l'eau à la bouche.

— *Mamma, Nicolette è sveglia!*¹ annonça Andrea.

Il y avait dans sa voix une urgence joyeuse. J'étais un événement.

La femme assise à table émit un rire ample qui fit danser les perles de son collier sur son chemisier de soie beige. J'avais sous les yeux Mariangela Gaudet. Droit et attentif, Andrea s'était posté tout près de sa mère pour observer notre rencontre. Elle était maquillée, coiffée, irréprochable. Ni ses

1. « Maman, Nicolette est réveillée ! »

gestes gracieux ni les secousses de son rire n'avaient perturbé la discipline parfaite de son carré blond. J'aimai tout de suite le mouvement délicat de sa féminité anguleuse. Elle ne me quittait plus des yeux, un sourire fixé au visage : on aurait dit qu'elle posait pour une séance photo.

Je repensai à Rémi Gaudet. Riches et beaux, ces gens étaient parfaits, et leurs enfants avaient l'air sortis d'une publicité pour œufs en chocolat.

— Bonjour, Nicolette, et bienvenue ! lança Mariangela dans un français impeccable.

Sa voix était onctueuse, un peu grave, je la trouvais bien assortie à son chic bourgeois. Je bredouillai des excuses pour avoir dormi aussi tard et elle partit d'un autre rire qui ébranla l'édifice élégant de sa silhouette. Elle riait trop fort à mon goût. Mais elle n'était pas froissée par ma grasse matinée, au contraire, et sa bonne humeur, même si je la trouvais exagérée, me rassurait.

— Avec le voyage que tu as fait hier, ma pauvre chérie, dit-elle lorsque son rire fut calmé.

Elle était repassée à l'italien. Je hochai la tête pour confirmer à mon hôtesse que le voyage de la veille avait été quelque chose, en effet.

— Mais viens t'asseoir, poursuivit-elle. Agostina va te servir un café.

Elle pivota sur sa chaise et appela :

— Agostina ?

L'autre femme, qui s'était contentée jusque-là de me sourire depuis ses fourneaux, déplaça son imposante silhouette vers l'un des placards dont

elle sortit une tasse. Je remarquai ses jambes, énormes : chacun de ses mollets avait la circonférence d'une grosse cuisse. Son visage était ingrat, sa peau grise et grêlée, ses yeux tombaient, sa bouche n'était pas jolie et ses cheveux grisonnants étaient relevés en un chignon ébouriffé. Mais son sourire était d'une douceur envoûtante, il y avait de la gentillesse dans chaque repli qu'il dessinait sur son visage. Elle soufflait fort en marchant, le sourire intact, et il y avait dans ses yeux marron une brillance qui les rendait absolument généreux.

C'était Agostina. Je reconnus, lorsqu'elle me salua, la voix qui quelques minutes plus tôt promettait à Luca de lui faire manger du savon. Le petit garçon avait disparu juste après avoir reproché à son grand frère de le faire chier et nous ne l'avions pas revu. On aurait dit qu'Agostina lisait dans mes pensées parce qu'en me tendant ma tasse de café elle me fit cette remarque :

— On ne sait pas où ces petits apprennent à parler comme ça !

Mariangela rétorqua que c'était de l'école qu'ils ramenaient ces horreurs, elle rit trop fort, puis elle m'annonça qu'elle avait préféré me laisser dormir.

— Merci, madame Gaudet, répondis-je, ravie de l'exotisme de cette conversation en italien au saut du lit.

— Ah non ! Appelle-moi Mariangela ! ordonna la maîtresse de maison. Ton italien est ravissant.

Je répétais « Mariangela » comme une leçon à mémoriser et je rougis, fière de lui plaire déjà. J'avalai une gorgée de mon café. Je ne buvais pas de café mais je n'avais pas osé dire que je préférais le chocolat chaud. Lorsque je reposai ma tasse, écœurée, le bras tout rond d'Agostina apparut et déposa sous mon nez une boule dorée qui sentait la brioche chaude.

— De toute manière, tu ne pourrais pas battre Faustine en matière de grasse matinée, poursuivit Mariangela.

J'acquiesçai par réflexe puis, la bouche pleine, je laissai s'installer un silence au moment où j'aurais sans doute dû demander qui était Faustine. Personne n'apporta cette précision et j'avais faim, alors je me contentai de dépecer ma brioche du bout des doigts et de la manger. J'étais encore sur mes gardes et soucieuse de faire bonne impression aux yeux de cette femme qui me confiait ses petits pour les deux mois à venir.

— Ce qui est bien, c'est que tu as déjà rencontré les garçons, dit-elle en glissant vers son fils un regard à la fois attendri et réprobateur. Ah ! Et puis il y a mon mari ! Mais oui ! J'espère qu'il ne t'a pas trop ennuyée pendant le trajet, finit-elle par ajouter dans un nouvel éclat de rire démesuré.

— Euh, non, répondis-je en pensant que la seule chose qui pouvait m'ennuyer concernant Rémi était l'effet inoubliable que son charme torride avait eu sur moi.

Andrea demanda si Faustine était là aujourd'hui. Cette Faustine devait être une autre employée des Gaudet, sans doute. Mariangela ne répondit pas car déjà elle m'annonçait dans un sourire qu'elle me ferait visiter la maison dès que je serais habillée. Elle attendit sans me quitter des yeux. Je compris qu'il s'agissait d'un ordre poli. La classe de cette femme, vraiment... Alors je me levai de table et Agostina se précipita pour me retirer l'assiette et la tasse que j'avais attrapées pour les débarrasser.

— Laisse, mon petit, laisse ! ordonna-t-elle, essoufflée de s'être pressée pour faire les deux pas qui la séparaient de moi.

*
**

Le petit était assis sur mon lit, bien droit et silencieux. Mon cœur manqua un battement lorsque je l'aperçus. Je sortais de la salle de bains. Un lavabo surplombé d'un miroir, une baignoire ovale posée sur quatre pieds qui ressemblaient aux pattes d'un renard, et quelques étagères accrochées au mur et sur lesquelles j'avais posé mes affaires. Du marbre gris clair du sol au plafond. Une salle de bains rien qu'à moi, à laquelle j'accédais par une porte à gauche au fond de ma chambre. Enroulée dans ma serviette, les cheveux gouttant sur mes épaules nues, j'étais pétrifiée devant Luca, qui ne me quittait pas des yeux. Il semblait attendre une conversation qui ne trouvait pas son point de

départ, et il n'accordait aucune attention à ma quasi-nudité. Il finit par sourire, d'un côté seulement, comme son père.

Craquant.

— Tu es parisienne, toi ?

Deux règles avaient semblé particulièrement importantes aux yeux de ma mère lorsqu'elle m'avait livré ses recommandations, avant mon départ : « Fais attention à être appropriée » et « Parle en italien à tout le monde, surtout aux enfants ». Mais voilà que le petit me parlait en français.

Étais-je parisienne ? Bonne question. Oui et non. Alors que je cherchais à formuler une phrase gentille pour lui demander de me laisser m'habiller, il ajouta :

— À mon école, j'ai un copain qui est parisien. Tu as été à la tour Eiffel ? On l'a construite en 1889.

Il avait parlé comme on récite une leçon d'école.

— C'est Andrea qui me l'a dit.

Je n'avais pas bougé et une flaque commençait à se former à mes pieds.

J'aurais voulu qu'on me débarrasse du petit intrus que je n'osais renvoyer de peur de le vexer. N'en déplaise à ma mère, je finis par répondre en français que j'étais née à Fresnes. Sachant que ça ne lui dirait rien, je précisai, pour aider, que ce n'était pas loin de Paris, en effet. Luca retroussa le bout de son nez. Fresnes ? Il ne connaissait pas mais ce dont il était certain,

c'est que ce n'était pas Paris. L'enthousiasme qui avait éclairé son visage quelques instants plus tôt s'évanouit. Il pinça les lèvres, baissa les yeux en haussant les épaules. Enfin, il poussa un long soupir et, l'air grave, il quitta la chambre en évitant de croiser mon regard.

Soulagée d'avoir retrouvé ma solitude, j'en profitai pour mieux admirer la pièce. Des murs si blancs qu'on aurait cru que la peinture avait été refaite la veille et sur lesquels juraient les poutres du plafond, massives et sombres. Il était midi déjà, et le soleil était haut. Il entra par les deux portes-fenêtres bordées d'épais rideaux à grosses fleurs roses sur fond gris pâle et qui tombaient lourdement sur le parquet en chêne. Une large commode couverte de quelques bibelots attendait les vêtements qui n'avaient pas encore quitté ma valise. La veille, je m'étais contentée de jeter ce que je portais sur une chaise tapissée du même tissu que celui des rideaux.

Une fois habillée, je n'osai pas quitter ma chambre. Mariangela m'avait dit qu'elle me montrerait la maison : elle me paraissait si grande, j'avais peur de m'y perdre. J'étais pressée de commencer mon travail de l'été, qu'on m'explique vite ce qui était attendu de moi, quel programme devrait occuper les journées des garçons, et s'il fallait ou non leur parler en italien.

On frappa.

— Nicolette, c'est moi. Tu es prête ?

En entendant sa voix, je me figurai l'élégance de Mariangela. Je devinai son parfum. Une

Contact :

mariehaude@gmail.com

www.mariehaudemeriguet.fr

Instagram :

www.instagram.com/mariegraindesel/

Facebook :

www.facebook.com/MarieHaudeMeriguet/



14083

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 1^{er} avril 2024*

Dépôt légal : avril 2024
EAN 9782290395592
OTP L21EPLN003589-613903

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion